

# L'Anglais à Etsalleins

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 30

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185289>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Puis la maîtresse appelle une grosse domestique, aux larges épaules, aux bras nus et vigoureux. « Fanchette, lui dit-elle calmement, votre soupe était très bonne, mais il y avait un crapeau dedans; une autre fois, faites donc attention.... surtout quand on a du monde. »

Tels sont les argréments de la campagne... Mais n'en médisons point. Un rayon de soleil vient tout à coup éclairer ma vitre et peut-être ferai-je comme tout le monde, peut-être irai-je dimanche à la campagne, quitte à m'abstenir de potage. L. M.

#### Astronomie populaire.

Après avoir lu l'article extrait de l'*Astronomie populaire* de M. Flammarion, publié dans notre précédent numéro, plusieurs de nos abonnés nous ont chargé de leur procurer cet intéressant ouvrage. Nous les informons que leurs demandes ont été transmises à un libraire de notre ville, et qu'ils recevront, dans le courant de la semaine prochaine, les vingt premières livraisons, réunies en quatre séries de 5 livraisons chacune.

A ce propos, nous mettons encore sous les yeux de nos lecteurs quelques remarquables réflexions de M. Flammarion, au sujet des mouvements de notre planète dans l'espace. Après avoir parlé de son mouvement de translation autour du soleil, dans lequel nous parcourons 643,000 lieues par jour en voguant dans l'immensité avec une vitesse onze cents fois plus rapide qu'un train express; puis, de cette impulsion plus puissante encore, qui emporte le soleil à travers l'infini, et avec lui la Terre et toutes les autres planètes, dans la direction de la constellation d'Hercule, l'auteur ajoute :

« L'important était de signaler tout de suite ces mouvements, afin que nous soyons une fois pour toutes affranchis de tout préjugé sur la prétendue importance de notre monde, afin que nous sentions bien que notre patrie est tout simplement un globe mobile emporté dans l'espace, véritable jouet des forces cosmiques, courant à travers le vide éternel vers un but qu'elle ignore, subissant dans sa marche inconstante les oscillations les plus variées, se balançant dans l'infini avec la légèreté d'un atome de poussière dans un rayon de soleil, volant avec une vitesse vertigineuse au-dessus de l'abîme insondable, et nous emportant tous depuis des milliers d'années, et pendant bien des milliers d'années encore, dans une destinée mystérieuse, que l'esprit le plus clairvoyant ne peut discerner au-delà de l'horizon toujours fuyant de l'avenir.

Il est impossible de considérer froidement cette réalité sans être frappé de l'étonnante et inexplicable illusion dans laquelle sommeille la majeure partie de l'humanité. Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini; autour de ce globe lève végétent 1400 millions de mites raisonneuses, sans savoir ni d'où elles viennent, ni où elles vont, chacune d'elles, d'ailleurs, ne naissant que pour mourir assez vite; et cette pauvre humanité a résolu le problème, non

de vivre heureuse dans le soleil de la nature, mais de souffrir constamment par le corps et par l'esprit. Elle ne sort pas de son ignorance native, ne s'élève pas aux jouissances intellectuelles de l'art et de la science, et se tourmente perpétuellement d'ambitions chimériques. Etrange organisation sociale! Elle s'est partagée en troupeaux livrés à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupeaux, atteints d'une folie furieuse, se déchaîner les uns contre les autres, et l'hydre infâme de la guerre moissonner les victimes, qui tombent comme les épis mûrs sur les campagnes ensanglantées: quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globe en plusieurs fourmilières!...

Lorsque les hommes sauront ce que c'est que la Terre, et connaîtront la modeste situation de leur planète dans l'infini; lorsqu'ils apprécieront mieux la grandeur et la beauté de la nature, ils ne seront plus aussi fous, aussi matériels d'une part, aussi crédules d'autre part; mais ils vivront en paix dans l'étude féconde du vrai, dans la contemplation du beau, dans la pratique du bien, dans le développement progressif de la raison, dans le noble exercice des facultés supérieures de l'intelligence. »

#### L'Anglais à Etsalleins.

On Anglais qu'étai vagnâi pè châtôrè po voïadzi, avâi cutsi à l'hotè Gibon, à Lozena, drâi à coté dè cé perruquier qu'a cliia granta pouponna deïn on bouffet dè verro. Cé godem avâi einviâ d'allâ vairè lo tsaté dè Tselion qu'est dâo coté dè Metru, kâ cliiâo z'Anglais sont ti parâi, suffit qu'eïn a ion qu'a z'âo z'u étâ perquie lè z'auto iadzo et que l'a fé on lâivro iô l'a met cauquies gandoisès dè cé tsaté, ti lè z'auto lâi volland assebin veni; l'est po ceïn que quand l'est qu'on va per lè âotrè, tot froumeliè d'Anglais.

On bio matin, noutron lulu vâo don modâ contrè Tselion, et va po preindrè lo tseïn dè fai, et coumeint dévezâvè faux-roman, mâ dâo faux-roman anglais, ye demandé âo quintset ique iô on veind lè cartès :

— Aoh! vâolè-vo donné à moa oune billette po chateau de Chilen!

Ma fâi lo coo que veindâi lè cartès crâi que l'Anglais vâo allâ à Etsalleins et lâi baillè on beliet po Tsavorné. Lo tseïn dè fai d'Etsalleins n'allâvè pas onco. Lo gaillâ dè la gâra arâi du lâi bailli on beliet po Ecliepeins, qu'est bin dè pe prés, ma parait que lo tâdiè lo savâi pas.

Noutre n'Anglais part don po Tsavorné et quand l'est frou dè vagon, ye vâi on païsan dè Bavoeis qu'avâi amenâ tant qu'à la gâra sa felhie, que devessâi parti po Yverdon. L'Anglais que vâi cé l'homme que tegnâi on écourdjà à la man, lo preind po on voiturier et lâi fâ :

— Vâolè-vo conduire moa au chateau de Chilen?

— A Etsalleins?

— Aoh ! yes, yes ! chateau Chilen !  
— Oh quîè vâi, on n'est pas tant pressâ ora, et la Bronna pâo bin allâ tanquîè lé.

S'esplichont tant bin que pâovont ein sè faseint dâi signo po savâi diéro cein volliavè cotâ ; et quand sont d'accou, cé dè Bavoeis dit à l'Anglais : « aguelhi-vo pî su lo tsai, tandi que détatso la cavala » ; et pi lâi montè assebin, dzibliè lo tsévu et via....

L'alliront tant qu'à Penthériaz quasu sein pipâ lo mot. Lo païsan coudesse bin demandâ à l'Anglais diéro allavè lo fein per sti leu et se y'avâi bin dâi truffès, l'Anglais compregnâi quasu rein et quand dèvezâvè, cé dè Bavoeis n'étâi pas fotu d'ourè on mot. Portant quand l'arreviront à Penthériaz, l'Anglais que sè verivè dè ti lê cotés ein guegneint dein 'na tota petita lounetta d'approche mâ qu'étâi droblia, sè met à derè :

— Aoh ! dites-moa, où il était, le lac ?

— Lo lé !... n'ia min dè lé pè Etsalleins ; lâi a cauquîès gollîès quand plîâo, vouaïque tot, mâ po on lé, n'ia min dè lé.

— Yes, yes ! il était oune lac, et dans le boo diou lac, il était le chateau de Chilen iou Bionivard il avait tourné beaucoup de hannées dans le cave avec ioune ficelle qui attachait loui.

— Lo bio Nivâ !... Lâi a dâi Mayor et dâi Dzacottet pè Etsalleins, mâ po dâi Nivâ, n'èin cōgnaisso min, à mein que cé sâi ion dè cliâo z'Etaliens que portont la bâlla.

— Aoh !...

Enfin l'arrevont à Etsalleins ; s'arrêtoent âi z'Ebalancès, iô lo païsan dè Bavoeis fe bailli l'aveina et bu quartetta dévânt dè repartî. Po l'Anglais, pâyâ lo païsan, et traça tot eincousenâ avoué sa lounetta d'approche et on lâivro rodzo à la man, po vairè cé tsaté dè Chilen, coumeint desâi ; mâ on ne sâ pas dein lo mondo que l'est dévenu, kâ on ein a jamé oïu reparlâ.

#### La montre de Napoléon I<sup>er</sup>.

Un lecteur du *Berliner-Tageblatt* envoie à ce journal l'histoire d'une relique que portait le prince impérial au moment de sa mort et dont il a été dépouillé par les Zoulous.

Au nombre des divers objets ayant appartenu à Napoléon I<sup>er</sup>, et qui sont passés en la possession de Napoléon III, son neveu, se trouvait la montre du premier, qu'il avait toujours portée dans ses puissantes expéditions militaires, et dont il ne se sépara qu'à l'heure de sa mort, à Sainte-Hélène. Napoléon I<sup>er</sup> avait acheté cette montre, — qui n'était que de peu de valeur et d'une façon ordinaire, — à Marseille, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et quoi- qu'elle eût souvent besoin de réparations, il ne voulut jamais la changer, même lorsqu'il fut devenu premier consul, puis empereur.

Un jour que l'empereur regardait l'heure devant le maréchal Berthier, la montre était arrêtée depuis plusieurs heures. A une observation que lui fit à ce sujet le maréchal, l'empereur répondit en souriant : « Qu'attendez-vous d'une montre ? Nous aussi, nous nous arrêterons un jour. »

Plus tard, la montre devint la propriété de Napoléon III ; celui-ci la portait dans ses expéditions de Boulogne et de

Strasbourg. Depuis le jour où il fut nommé prince-président jusqu'au moment de sa mort à Chislehurst, il ne s'en sépara jamais.

Dans les cercles intimes de la famille impériale, on raconte que le jour où Napoléon III partit pour se mettre à la tête de ses troupes, lors de la guerre de 1870, la montre s'arrêta subitement. L'empereur, qui ne pouvait pas se défendre d'une certaine superstition, vit dans cet incident un fâcheux présage et parut assez impressionné toute la journée.

A la mort de Napoléon III, l'impératrice Eugénie donna cette montre à son fils, qui l'a aussi constamment portée et avait déclaré vouloir toujours la garder comme souvenir de son père et de son grand oncle. Le prince l'avait emportée lors de son départ pour la guerre d'Afrique.

Le Zoulou qui s'est emparé de ce bijou, auquel se rattachait de si grands souvenirs, ignorera peut-être toujours la précieuse valeur historique du petit objet qu'un événement inattendu lui a mis sous la main.

A ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de citer ce passage d'un ouvrage qui vient de paraître à Natal. Il s'agit d'une cérémonie étrange qui se pratique chez les Zoulous, en présence du roi, avant le départ des troupes pour la guerre :

Les régiments appelés au service sont rangés en un cercle énorme à une petite distance du kraal du roi ; intérieurement, les officiers forment un cercle plus petit, au milieu duquel se placent le roi et les médecins avec un panier de médicaments. Ensuite on égorge un animal auquel on a préalablement donné une médecine ; la chair est dépecée en petits fragments qu'on trempe aussi dans la médecine, chaque guerrier doit en goûter un morceau qui lui est défendu de prendre avec les mains. Le médecin en chef présente un morceau à la bouche de chaque homme, et celui-ci doit en arracher une bouchée avec les dents. Puis l'armée est licenciée jusqu'au lendemain... Ce jour venu, les régiments reforment le cercle, et il est administré à chaque soldat... un vomitif. Après ces préparatifs hygiéniques, l'armée se met en marche.

#### Un bourdon sauvé par V. Hugo.

M. Paul Stapfer, écrivain de beaucoup de mérite, qui a eu le bonheur de voir fréquemment Victor Hugo lorsque celui-ci était à Guernesey, reproduit le récit qu'on va lire et qui est cité comme un des jolis traits de la conversation du célèbre poète. Victor Hugo avait alors son cabinet d'étude sur le toit de sa maison ; il travaillait dans une espèce de serre, dans une chambre toute en verre, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'île et sur la mer :

Hier au soir, me dit-il donc, à six heures et demie, l'heure de descendre pour le dîner, j'ai aperçu par terre, dans ma chambre, ce que j'y vois tous les ans au printemps, et cela me fait toujours de la peine, des abeilles mortes. Les pauvres bêtes entrent chez moi le matin, quand on ouvre ; pendant la journée, ne voyant point l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent, pour sortir, contre les vitres de ma chambre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, jusqu'à ce que, le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent. Mais hier, avec les abeilles, il y avait un gros bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gaillard, mais encore très vivant, et qui s'élançait de toutes ses forces contre les carreaux comme un grand bêta qu'il était. « Toi, l'ami, dis-je, tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite aussi ; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de